

# Dans les Grisons : le col de la Fluela

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 47

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223566>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :  
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne  
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à  
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**  
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50  
Étranger, port en sus.  
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.  
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Dans les Grisons.

## LE COL DE LA FLÜELA

QUAND on quitte la station de Landquart, à l'endroit même où s'ouvre la belle vallée du Rheinthal, le train s'engage dans une fissure taillée entre deux rocs : c'est le Praetigau.

A mesure que l'on monte, les montagnes s'éloignent peu à peu, faisant place à de luxuriants villages dont le plus pittoresque est sans contredit: Serneus. Triangle de toits rouges, avec quelques vieilles maisons de bardeaux qui se serrent autour d'une église au clocher carré. Il fait beau. Le foin sèche, non pas sur le sol comme chez nous, mais posé par « fourchées » sur des piquets en forme de croix, ce qui donne aux prairies l'aspect d'un vaste champ de manœuvre où des soldats innombrables, disposés en tirailleurs, se préparent à soutenir une invisible attaque. Et cette illusion d'un champ de manœuvres vous poursuit jusqu'à Klosters, la jolie station climatique, située au fond de la vallée et que domine la cime blanche de la Silvretta.

De là, le train monte, monte encore ; il franchit un col et nous changeons de pays. Déjà apparaissent les premiers sanatoria disposés au bord d'un lac aux eaux d'un bleu indigo ; puis c'est Davos avec ses palaces aux formes bizarres et variées et aux toits verts, rouges et jaunes. Alors, on quitte le chemin de fer pour s'engager dans l'étroit défilé qui conduit au col de la Flüela.

Le temps est clair, le ciel serein et le corps dispos. On s'en va sur la grande route qui zigzague dans une forêt de mélèzes au feuillage grêle. Le torrent gronde à nos pieds, parmi les éboulis. A mesure que l'on monte, les chalets s'espacent, les arbres deviennent plus rares, et bientôt l'on entre résolument dans une région pittoresque qui, bien que faisant partie de la Suisse, ne ressemble guère à la Suisse. Les montagnes y sont différentes et la langue que parlent les bergers de ces solitudes est une langue inaccoutumée. La lumière vibre avec une intensité particulière et, sur les pentes, toute une flore apparaît, curieuse et bizarre — une flore où dominent les buissons de rhododendrons dont on voit les taches claires s'élever jusqu'à la limite des névés.

Quelques rares promeneurs ; ici et là des bergers qui fauchent les derniers foin ; disséminés le long de la rivière, des troupeaux de vaches grises, aux cornes basses, mangent une herbe raide semée de gentianes et de chardons ; sur la route, incessamment, montent et descendent des automobiles venant de tous les pays d'Europe, mais surtout d'Allemagne. Parfois, on entend vibrer un klakson à trois notes : c'est la grosse automobile postale qui passe chargée de voyageurs et qui disparaît bientôt dans les lacets de la route, petite tache jaune perdue au milieu des rochers et des éboulis.

\*

Ces Alpes rhétiques sont d'une beauté unique. Là, point de détails romantiques qui banalisent d'autres régions de notre pays. Plus de sapins échevelés, de cascades écumanantes, de pâtres jouant du cor en tenue d'armailles, de mazots brunis par le temps et de troupeaux à sonnail-

les. Le paysage est libéré de tout ce conventionnel que la réclame a popularisé à l'étranger. Paysage sévère qui impose le silence et ne s'adresse qu'aux yeux.

Comme l'Albula, la Flüela est un des grands passages de ce vaste pays des Grisons où vivent plus de cent mille habitants pratiquant deux religions et parlant trois langues. Aucune unité apparente, sauf l'unité créée par l'histoire.

Là, sur ce col, bordé de rochers sauvages, passeront tous les conquérants de l'Italie. D'autres cols, plus à l'ouest — le Julier et le Septimer — virent passer des empereurs. C'est ici le carrefour de deux civilisations qui se heurtèrent et finirent par s'implanter. La langue romanche, qui est la vraie langue du pays, possède la rudesse de l'idiome germanique allié à la noblesse et à la simplicité du latin.

Du haut des cols grisons, les rivières impétueuses descendent vers toutes les plaines de l'Europe ; elles alimentent le Rhin, le Danube, le Pô et l'Adige. Leurs eaux claires, un peu grisâtres à cause des neiges, s'en vont très loin refléter les cathédrales gothiques du Nord, comme les dômes majestueux et les élégants campaniles du Midi. Elles s'en vont toutes vers les vastes mers, avec l'allure tranquille des êtres qui connaissent leur destinée.

Au sommet du col, voici l'hospice situé à 2388 mètres d'altitude. C'est une grosse maison grise placée au bord de la route, non loin d'un petit lac aux berges rocailleuses.

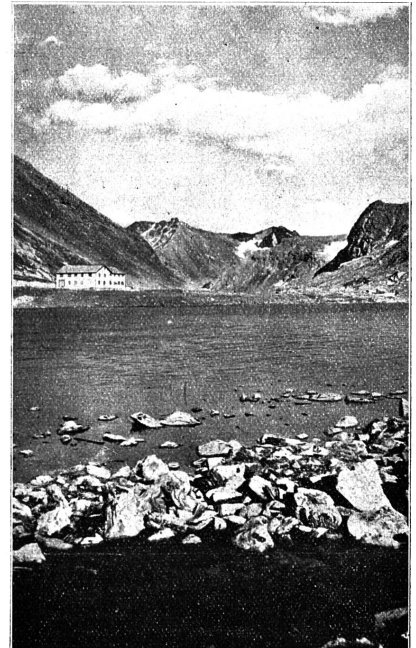
Je lève les yeux et j'aperçois, au-dessus des éboulis la cime déchiquetée et neigeuse du Schwarzhorn. Tout ce paysage a quelque chose de sauvage que je n'ai vu nulle part ailleurs. C'est la beauté de la matière nue. Pourtant, je n'ai pas la sensation d'être écrasé par des murailles formidables, comme dans les gorges des Schöllenen, car la vallée s'élargit vers le sud et, du haut de ce belvédère, on voit surgir, sous le ciel immense, des pics aigus qui, loin de fermer l'horizon, laissent apercevoir les derniers sommets de la Basse-Engadine.

L'hospice est une place animée ; c'est le relai d'un grand passage. Au bord de la route, les automobiles sont alignées comme dans un parc de nos villes. On voit que les gens qui voyagent ici ont le sens de l'organisation. Il n'est pas nécessaire de les questionner sur leur nationalité, car ils portent leur passeport sur leur visage et jusque dans leur costume. Ils ont des vestons d'un vert bouteille et des chapeaux tyroliens qui trahissent leur origine. Groupés par familles autour des petites tables, ils boivent de la bière et mangent des saucisses que, dans leur pays, on désigne sous le nom charmant de « délikatessen ». Puis, quand leur estomac est satisfait, ils remontent en automobile et réveillent, à coups de klakson, les échos endormis.

L'hôtelier est empressé à vous servir et quand il vous a apporté de quoi vous restaurer, il vous offre toute une pacotille d'objets-souvenirs que l'on trouve dans toutes les stations alpêtres.

En buvant mon verre de bière, j'évoque le temps passé, le bon vieux temps des diligences.

A l'heure où la nuit monte de la vallée, la lourde poste arrivait attelée de ses six chevaux. Le postillon descendait de son siège et l'on



désharnachait les chevaux dont les grelots tintaient dans le crépuscule. D'autres voitures arrivaient encore et l'écurie était bientôt encombrée. Les palefreniers allaient et venaient remplissant les mangeoires d'avoine. Quant aux voyageurs, ils pénétraient dans la salle à manger où, en attendant le repas du soir, ils devisaient entre eux, tandis que l'hôtesse s'affairait dans sa cuisine.

\*

La dernière automobile vient de partir. Nous nous mettons en route. Avant de nous engager dans la route qui conduit en Engadine, au milieu d'un dédale de rocailles et d'éboulis, nous nous retournons pour jeter un dernier coup d'œil à la maison hospitalière qui nous abrita durant quelques instants et qui apparaît déjà toute petite au milieu des monts qui la dominent.

Jean des Sapins.



PE L'ARTSE



LLI l'artse que vo vu dere oquie, l'è cliaque de Noé que vo z'ai zu apprà quand vo z'allàvi à l'écoûla. Vaitcé cein que l'è :

Vo séde que lâ a dâi fenne qu'on lâo dit *fémimiste*. L'è, à cein que parât, dâi bin boune dzein, boune qu'on ne pâo pas mé, mâ que l'ant onna brelâire. Ie voudrant que lè z'hommo séyant dâi fenne, et que lè fémalle séyant dâi monsu. L'è su que l'è on bocon défecilo, crâidevo pas ? Se n'ètai oncora que lè tsausse, cein sarâi rein.